

Notes additionnelles de Pierre Duroisin

Rappelons que pour désigner les quatre volumes de Montherlant parus dans la Bibliothèque de la Pléiade : Essais, Romans 1, Romans 2 et Théâtre (édition complète de 1972), on utilise les abréviations E, R1, R2 et T, et que pour les ouvrages édités à Paris le lieu d'édition n'est pas mentionné.

La règle fut jusqu'ici de désigner comme telles les lettres de Montherlant, les autres lettres étant d'office d'Alice Poirier. L'année 1941 fera exception, pour laquelle on a onze lettres de Montherlant et aucune de Poirier.

1941

21 juin 1941 : « Je vous ai apporté l'*Espoir* » – M. avait dit à Malraux tout le bien qu'il pensait de *L'Espoir* dans une lettre du 19 mars 1938 qu'il a reproduite dans ses carnets de 1961. On en retiendra le début : « Votre livre est un livre admirable. On ne devrait pas en parler comme d'un roman ordinaire, car il dépasse toute littérature. » (*Va jouer avec cette poussière*, Gallimard, 1966, p. 53-54).

23 juin 1941 : Les deux lettres du 23 juin mériteraient d'être minutieusement confrontées aux pages si controversées de l'essai intitulé « Le Solstice de juin » dont P. reçoit ici la primeur. Ces lettres ont un double mérite. D'un côté, elles éclairent l'esprit dans lequel M. composa en juillet 1940 les pages où, tout imbu de l'histoire ancienne, il brodait sur le conflit qui mit aux prises Constantin et Licinius en 323-324 de notre ère ; de l'autre, elles annoncent, mieux elles accréditent le *Post-Scriptum* qu'on lira fin octobre dans le recueil qui tira son nom de l'essai. « Ces pages, relues après un an, me paraissent bien naïves », dira l'auteur du *Post-Scriptum* (avec des mots proches de ceux qu'il avait eus pour P. : « Mes pages sur le *Solstice*, d'il y a un an, m'accablent par leur naïveté »), avant d'ajouter : « Mais que dois-je penser moi-même de mes mouvements de l'été 40 ? Nous étions des hommes qui fuyaient, humiliés et le fer au cœur. Je rencontrai la Poésie ; je m'appuyai à son bras ; nous fîmes un bout de route ensemble. » (E, p. 963) // « Voulez-vous me [...] retrouver un numéro de *Marianne* été 1939, où il y a un récit... » – On découvrira, en lisant sa lettre du 12 juillet, pourquoi M. s'intéressait tout à coup à ce récit du D^r Carlos Guasch qui avait paru dans *Marianne* le 3 mai 1939 sous le titre « Comment Henry de Montherlant fut blessé par un taureau ». Le récit était présenté comme la traduction d'un article paru dans un journal de Santa Fé peu après l'accident de 1925 et, comme le dit bien M. dans sa lettre à P., il était illustré de deux photos devenues classiques (elles figurent dans *l'Album Montherlant* de la Pléiade sous les n^{os} 190 et 192) qui le montrent toréant.

5 juillet 1941 : « Grasset [...] va éditer un livre *sur moi* !, d'un jeune type de Marseille » – L'ouvrage en question ne vit jamais le jour, mais on reviendra sur la question avec la lettre de P. du 25 juin 1942. // « Lisez *Comœdia* demain. Il y a un article de moi dans le ton que vous aimez. J'ai été engueulé pour celui du *Matin*, "qui ne vient ni à son heure ni à sa place" ». – L'article de *Comœdia* s'intitule « Le Goût du courage » (voir E, p. 880-881, où il est amputé de son dernier paragraphe), et on relève au passage qu'à la une de ce n^o du 6 juillet qui exaltait « L'Art et le Sport au stade Roland-Garros » figuraient deux photos extraites de *Paysage des Olympiques*, que M. avait publié chez Grasset en mai 1940. Quant à l'article du *Matin* qu'un lecteur avait jugé intempestif, il avait paru dans le n^o du 3 juillet (p. 1 et 3) sous le titre « Redevenir une insolente nation ». Ce n'était à vrai dire qu'un fragment d'une conférence intitulée « La Paix dans la guerre » que M. avait d'abord prononcée à Lyon en décembre 1940, puis à Limoges, et qui venait de paraître dans le volume du même nom, avec un achevé d'imprimer du 17 mai 1941, chez Ides et Calendes à Neuchâtel. Dans cette édition suisse du texte, l'auteur s'était senti libre de reprendre une déclaration du « chancelier Hitler au Congrès national-socialiste de 1935 » pour soutenir avec lui que « même vaincu, un peuple qui produit des œuvres immortelles devant l'Histoire devient le vrai vainqueur de ses adversaires » (*op. cit.*, p. 20). Le mot d'Hitler n'avait rien à faire dans le passage que M. avait choisi de publier – un choix assurément dicté par la décence et la prudence – dans *Le Matin* du 3 juillet, il n'y figurait donc pas, mais M. eut quand même droit à « l'engueulade ». Outre « Redevenir une insolente nation », qui sera repris dans *Le Solstice de juin* sous le titre « La Paix dans la guerre » (voir E, p. 889-891) et que M. citera dans son *Mémoire* de 1948 comme une preuve de sa « liberté d'expression » (*op. cit.*, Gallimard, 1976, p. 301), plusieurs essais du *Solstice* paraîtront dans *Le Matin* entre juillet et septembre 1941, qui

s'achèveront par une mise au point publiée le 4 décembre sous le titre « Au-delà du *Solstice de juin* ». Cette mise au point sera elle-même reprise, en partie du moins, dans l'interview que l'écrivain accordera peu après à Noël Bayon de la Mort, qui sera publiée dans *La Gerbe* du 8 janvier 1942 (voir à ce sujet l'article 77 du site, *Montherlant devant lui-même*) et que l'auteur de *Mémoire* prendra la peine de désavouer : « Cette interview, telle qu'elle a paru dans *La Gerbe*, est une interview tronquée. M. Georges Reyer, alors rédacteur en chef de ce journal, devait m'en apporter des épreuves. Il ne le fit pas, et s'en excusa sur le défaut de temps. Or, la partie de mon texte supprimée par le journal équilibrait la partie publiée [...] » (*op. cit.*, p. 304).

12 juillet 1941 : Le livre de Faure-Biguet sortira en octobre chez Plon sous le titre *Les Enfances de Montherlant de neuf à vingt ans*. Que P. se soit ou non informée sur la Bourdonnaye, Faure-Biguet se contentera d'écrire que Mme de Riancey, la grand-mère maternelle de M., avait été dans sa jeunesse « liée d'une amitié passionnée de jeune fille à la petite-fille du comte de la Bourdonnaye, ministre d'État, pair de France » (*op. cit.*, p. 11). Plus intéressant, *Les Enfances* se termineront par une série d'*Appendices*, dont le sixième et dernier, « La *cornada* d'Albacète », n'est autre que le récit de ce D^r Guasch qui avait paru en mai 1939 dans *Marianne* sous le titre « Comment Henry de Montherlant fut blessé par un taureau » et que M. avait demandé à P. de retrouver à la B.N. Ce qu'elle fit d'ailleurs, recopiant même l'article à son intention : « Merci pour avoir copié l'article. Cela me rend grand service », lui dira-t-il dans sa lettre du 5 juillet. Cela étant, on aimerait bien retrouver la version originale de cet article si bien traduit et dont la conclusion est tellement « montherlantienne ».

19 septembre 1941 : « Les récents événements, qui vous “glacent”, me laissent, quant à moi, simplement froid. » – On ne saurait dire, faute d'avoir la lettre de P. à quoi M. fait ici référence, si c'est l'opération Barbarossa qui est à nouveau en cause.

1942

On renoue à partir d'ici avec la règle initiale : seules les lettres de Montherlant seront présentées comme telles.

21 février 1942 : « Dites-moi aussi si *La Rose de sable* roule autour de ces problèmes [...] je n'en ai lu dans les revues et journaux que des fragments » – Si l'on néglige l'édition confidentielle de 1938 (65 exemplaires H.C.) que M. avait intitulée *Mission providentielle* et signée François Lazerge, *La Rose de sable* ne sera publiée qu'en 1967 (dans sa version intégrale du moins, car d'assez larges pans en paraîtront ici et là, entre 1946 et 1956, sous des titres divers : *La Vie amoureuse de Monsieur de Guiscard*, *Une aventure au Sahara*, *La Cueilleuse de branches*, *Histoire d'amour de la Rose de sable* et *Les Auligny*), mais enfin cette lettre de février 1942 prouve que P. ignorait l'existence de *Mission providentielle*. Pour ce qui est des fragments qu'elle a pu lire dans les revues et les journaux, on pense à « La Chienne aux yeux fermés », qui avait paru dans *La Nouvelle Saison* de novembre 1938, à « Quelques pages de *La Rose de sable* », qui avait paru le 3 juillet 1936 dans *Vendredi*, à « Un chapitre de *La Rose de sable* », qui avait paru dans *La Revue hebdomadaire* du 6 octobre 1934, voire à « Croquis africains », que P. avait elle-même cité dans sa lettre à M. du 7 juillet 1933 pour l'avoir lu dans *La Revue universelle* du 1^{er} juillet. // « Connaissez-vous la belle parole d'Antisthène à Cyrus ? “C'est chose royale de faire le bien et d'entendre dire du mal de soi.” Tout à fait dans votre style. » – P. ne pouvait mieux dire. On trouvera le mot d'Antisthène et le renvoi à Marc Aurèle, à qui on le doit (VII, 36), dans les carnets de 1961 (*Va jouer avec cette poussière*, Gallimard, 1966, p. 58).

2 avril 1942 : On se rappelle que P. s'inquiétait déjà de M^{me} Neumann et du *Sagittaire*, désormais transplanté à Marseille, dans sa lettre du 22 septembre 1939.

11 avril 1942 : « Vous avez vu la N.R.F. d'Avril ; Thérive vous tresse des lauriers. » – L'article d'André Thérive s'intitulait « Les Témoins de la guerre ».

28 avril 1942 : « Avez-vous vu cet article sur vous dans *La Gerbe* ? » – Intitulé « Henry de Montherlant », l'article était « signé » H.K.P.K.

25 juin 1942 : « Je suppose que vous êtes rentré ces jours-ci puisque vous m'envoyez votre *Vie en forme de proue*. [...] Je n'ai encore lu que l'Avant-propos mais il y a de bonnes choses dans ce morceau. » – *La Vie en forme de proue*, sous-titré *Textes choisis à l'usage des jeunes gens*, avait paru chez Grasset fin avril. L'ouvrage, pour lequel M. a puisé ici et là dans son œuvre, de *La Relève du matin* au *Solstice de juin* en passant par *Les Olympiques*, *Mors et vita*, *L'Équinoxe de septembre* et *Les Lépreuses*, est précédé d'un *Avant-propos* signé de Pierre Bouchet-Dardenne. Si l'on en juge d'après ce qu'on lira le 22 août dans *Comœdia* : « M. Pierre Bouchet-Dardenne, auteur de la préface du volume de morceaux choisis de H. de Montherlant qui vient de paraître sous le titre *La Vie en forme de proue*, va publier chez l'éditeur Laffont, à Marseille, un volume d'essais : *Les quatre visages de Baudelaire* », il doit s'agir du « jeune type de Marseille » dont parlait M. dans sa lettre du 5 juillet 1941. *Les quatre visages de Baudelaire* ne vit jamais le jour, mais le seul choix d'un éditeur marseillais donne à penser que Bouchet-Dardenne était bien l'auteur pressenti pour écrire sur M. un livre qui se réduisit en fin de compte à un avant-propos – copieux il est vrai (pas loin de vingt pages) et dans l'air du temps. Quant au titre que M. avait choisi pour son recueil, il faisait référence à un projet qu'il avait eu, vers 1915-1916, d'écrire un roman qui devait porter ce titre. On lira sur ce point sa propre note aux pages 31-32 de *La Vie en forme de proue* et, de P. Duroisin, « *Thrasylle* dans *La Vie en forme de proue* de Henry de Montherlant ou L'Art de ne rien perdre », qui a paru dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2015, 2, p. 144 et sv.

30 août 1942 : Nous voici ramenés, avec « le rôle que j'ai joué dans l'élaboration des *Jeunes Filles* » et avec cet article de M. dans *Marianne*, au plus fort de la « guéguerre » de 1936 entre Charasson, Sorgès-Sandelion et Poirier.

20 novembre 1942 : « Il y avait hier un article de Pierre Dux dans *La Gerbe* où il parlait de votre *Reine morte*. » – L'article s'intitule plus précisément « Une nouvelle enquête de Pierre Ducrocq. Mise en scène ou mise en pièces II. Pierre Dux ». Auteur de *La Nuit de printemps*, une pièce qui fut créée par Le Théâtre jeune le 10 avril 1941, Ducrocq écrivait régulièrement dans *La Gerbe*. Il fera partie en 1944 du jury qui, se substituant au jury Goncourt défaillant, décernera un Prix des Dix à Barjavel pour *Ravage* et *Le Voyageur imprudent*.

11 décembre 1942 : « J'ai vu votre photo dans *Le Matin* hier. » – Il y avait deux photos en première page du *Matin* du 10 décembre : l'une montrait l'auteur, de profil, conversant avec Pierre Dux et Jean-Louis Vaudoier ; l'autre montrait « un aspect des couloirs pendant la générale », qui avait eu lieu la veille après-midi. Pierre Malo avait intitulé son article : « Gloire à la Comédie-Française ! En ces temps elle a osé une grande répétition générale à laquelle assistait le Tout-Paris. »

15 décembre 1942 : « J'ai vu l'article de Vaudoier dans *Comoedia*. » – C'est dans le n° du samedi 5 décembre que Vaudoier avait présenté *La Reine morte*. Il y disait pourquoi il avait sollicité M. dès le printemps 1941, insistait sur l'accueil unanime du Comité de lecture en juillet 1942, soulignait enfin la direction « quasiment infaillible » de Pierre Dux, les talents de décorateur de Roland Oudot, « une conscience du devoir professionnel restée intacte » – en dépit des circonstances – chez les acteurs et les efforts déployés par « tous, du plateau aux ateliers, des chefs de service aux collaborateurs les plus modestes », laissant au public le soin d'en apprécier le résultat dans les jours à venir. // « ...quand je passe rue de Beaune, je songe à la fois à vous et à Drieu : ça simplifie » – Drieu avait remplacé Paulhan à la tête de la NRF en 1940 et M. habitait au 25 quai Voltaire depuis septembre 1939. Or le 5 de la rue Sébastien-Bottin, siège de Gallimard, était anciennement le 43 de la rue de Beaune, laquelle commence au quai Voltaire. Le 1^{er} juillet 1952, P. écrit encore à M. qu'elle « passe tous les jours à l'épicerie de la rue de Beaune, acheter un concombre », si vif est son désir de le revoir.

19 décembre 1942 : « Les articles de *La Gerbe* et de *Je suis partout* de cette semaine sur votre *Reine morte*, ils sont bons. Je n'ai pu avoir *Comœdia* du 19 décembre. » – L'article de *La Gerbe* avait paru le 17 ; il s'intitulait « *La Reine morte* de Henry de Montherlant à la Comédie-Française » et il était signé

d'André Castelot ; celui de *Je suis partout* avait paru le 18 sous la rubrique « Sur la scène. Le bon grain et l'ivraie » ; il s'intitulait « *La Reine morte*, drame en trois actes et cinq tableaux de M. Henry de Montherlant » et il était signé d'André Laubreaux. L'article de *Comoedia* enfin, simplement intitulé « *La Reine morte* de Montherlant », était signé de Roland Purnal.

1943

25 mars 1943 : « Il y avait Bourgeat à la B.N., auquel j'avais promis autrefois une place, et je n'aime pas me dédire. » – Ce pourrait être l'historien Jacques Bourgeat qui avait écrit plusieurs articles dans *Marianne* entre le 3 janvier et le 28 février 1940.

Lettre de Montherlant du 22 avril 1943 : « Je téléphonerai mardi à Jamet. » – Sans aucun doute Henry Jamet (1899-1967), dont la sœur Annie animait la *Librairie Rive Gauche*. Située à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la place de la Sorbonne dans les locaux de l'ancien Café d'Harcourt, elle avait été créée par l'occupant pour « promouvoir les échanges entre la librairie française et la librairie allemande ». M. insistera bien, dans son *Mémoire* de 1948, p. 301, sur son « refus de signer publiquement des exemplaires de [s]es livres à la Librairie pro-allemande "Rive gauche" (1941) ». Mais Henry Jamet est aussi et surtout le gérant des Éditions Balzac, ex-Calmann-Lévy aryanisé, où va paraître en juillet 1943 l'essai de notre Alice, *Pour revaloriser Dieu* (voir plus loin ses lettres du 15 juin et des 18 et 23 juillet). Jamet créera même un Prix Balzac qui lui vaudra d'être longuement interviewé le 17 juillet par *Le Petit Parisien*. D'après ce qu'il en disait alors, le jury pour 1944 devait se composer de Jean de la Varende, Gabriel Boissy, Drieu la Rochelle, Robert Francis, Pierre Hamp, Georges Simenon et André Thérive. Cette fois-ci encore, il faut lire ce qu'en écrit M. dans son *Mémoire* de 1948, p. 305 : « En 1943, je refuse de faire partie du jury du Prix Balzac, l'éditeur qui a fondé ce prix ayant reçu des Allemands le fonds de la maison juive Calmann-Lévy. »

22 avril 1943 : « Est-ce vrai que la N.R.F. est arrêtée ? C'est Drieu qui m'a dit ça. » – Du gros ouvrage qu'Alban Cerisier a consacré à l'histoire de la revue, on retiendra que Drieu adressa sa lettre de démission à Gaston Gallimard le 2 juillet 1943 et que trente et un numéros, tirés de cinq mille à neuf mille cinq cents exemplaires, auront paru sous sa direction entre décembre 1940 et juin 1943 (*Une histoire de La NRF*, Gallimard, 2009, p. 447 et 450).

5 mai 1943 : « Nous nous verrons, vous et moi, avant que je renvoie à Jamet l'épreuve corrigée. » – Il s'agit évidemment de l'épreuve corrigée de *Pour revaloriser Dieu*. // « J'ai lu votre article sur les poètes persans. » – Le post-scriptum : « Il y a d'autres articles dans cette *Gerbe* qui m'ont réjoui le cœur », donne à penser qu'il s'agit des « Portes de l'eau », qui avait paru dans *La Gerbe* du 3 juin et qui sera intégré dans *L'Éventail de fer* publié par Flammarion en 1944. Or M. ne donna cette année-là dans *La Gerbe* que trois articles : « Vilenies » le 4 février, « Les Portes de l'eau » le 3 juin et une interview à propos de *Fils de personne* le 16 décembre. Comme il est peu probable que P. ait antidaté sa lettre, on supposera qu'elle s'est trompée dans le mois.

10 mai 1943 : « Je suis contente qu'on joue toujours votre *Reine morte*, j'ai enfin pu avoir un billet ! » – La générale de *La Reine morte* avait eu lieu, on s'en souvient, le 9 décembre 1942. // « J'ai lu l'article Mohrt dans *La Gerbe* » – C'était dans *La Gerbe* du 6 mai, sous le titre « Un nouveau fantôme de Montherlant ».

Lettre de Montherlant du 19 mai 1943 : « L'article joint m'intéresse assez car non seulement *la R. Morte* va paraître en librairie en Allemagne mais il semble que par une *faveur extraordinaire* [...], elle devra être jouée dans les principaux théâtres, notamment au Staatstheater de Berlin. » – On reviendra sur « l'article joint » quand on lira la lettre de M. datée de juillet. Pour le reste, il faut savoir que le site de la *Deutsche National Bibliothek* signale une édition en allemand de *La Reine morte* qui parut dès 1943, sous le titre *Die tote Königin*, chez l'éditeur Christian Wegner de Hambourg, avant l'édition bien connue de 1947, parue de même chez Wegner. De quoi retourner, une fois de plus, au *Mémoire* de 1948, p. 306, où M. dit d'abord : « En septembre 1943, j'ai touché 47 090 francs d'argent allemand

(29 200 francs pour l'achat des droits de représentation de *La Reine morte* en Allemagne ; 17 890 francs pour l'achat des droits d'édition de la traduction de cette œuvre) », avant d'ajouter : « J'ai immédiatement fait don de 50 000 francs à la Croix-Rouge suisse–Secours aux enfants français. » Rien qui ne s'accorde, jusqu'ici, avec ce qu'il écrivait à P. le 19 mai 1943, mais l'auteur de *Mémoire* ajoute aussi, dans une note de la p. 310, que « les difficultés croissantes de l'Allemagne ne permirent ni cette publication ni ces représentations. De sorte qu'aucune traduction nouvelle de [lui] n'a paru en Allemagne pendant la guerre ». Si l'information publiée par la *Deutsche National Bibliothek* est exacte, il y a deux possibilités : ou l'auteur de *Mémoire* eut en l'occurrence la mémoire un peu courte ou l'édition de 1943 de sa *Reine morte* resta confidentielle, se faisant, qui sait, à son insu.

26 mai 1943 : « J'avais lu, dans les coupures que vous m'aviez données, l'article de la *Pariser Zeitung* qui était beaucoup moins compréhensif. » – Il est inutile de rappeler que ce périodique, qui occupait alors les anciens locaux de *L'Intransigeant*, fut de 1941 à 1944 l'organe officiel de l'occupant. Que l'article de la *Pariser Zeitung* ait été « beaucoup moins compréhensif » tient peut-être au fait que M., comme il le soulignera dans son *Mémoire*, p. 301, avait refusé d'y collaborer.

Lettre de Montherlant de juillet 1943 : « Pourrez-vous me donner un résumé du second article sur moi dans ce livre (p. 146), afin que j'en parle en remerciant l'auteur ? » – Par la réponse que lui donnera P. dans sa lettre du « 10 juillet à midi » : « Vous aurez un résumé du deuxième chapitre d'Epting sur vous », on verra très clairement qu'il s'agit de *Frankreich im Widerspruch* (on peut traduire par *La France en contradiction*) que Karl Epting venait de publier à la Hanseatische Verlagsanstalt de Hambourg et dont les pages 37 à 46 et 146 à 151 étaient consacrées à M. Ce qui nous éclaire d'ailleurs, a posteriori, sur ce qu'entendait M. quand il parlait dans sa lettre du 19 mai d'un « article joint » : ce devait être les pages 37 à 46 de *Frankreich im Widerspruch*.

10 juillet 1943 à midi : « J'ai vu l'article de *Panorama*. Merci. Si *Je suis partout* voulait prendre lui aussi un article, je serais contente. Par Henri Poulain peut-être, qu'en dites-vous ? » – M. avait ses entrées à *Panorama*, où il avait publié dans le tout premier numéro des « Observations » qui seront reprises dans *D'aujourd'hui et de toujours*, et il venait d'y publier dans le n° du 10 juin un essai de 1929 intitulé « Sur le Greco » qui sera repris dès 1944 dans le recueil *Croire aux âmes* édité par Jean Vigneau en attendant d'être intégré dans *Un voyageur solitaire est un diable* à partir de 1961 (E, p. 419-422), mais est-ce bien ce que veut dire P. ? Remercie-t-elle M. de lui avoir signalé son article sur le Greco tout en espérant l'embrigader dans *Je suis partout*, où il n'avait plus rien publié depuis juillet 1939 et où d'ailleurs il ne mit pas même le bout du pied durant toute l'Occupation ? Ou bien parle-t-elle de sa propre personne ? Quand elle évoque Henri Poulain en tout cas, elle sait ce qu'elle fait. L'homme, qui écrit depuis 1937 dans *Je suis partout*, avait eu l'habileté, quand il y avait interviewé ou feint d'interviewer Barjavel pour *Ravage* dans le n° du 12 mars 1943, de commencer son article par ces mots : « Montherlant a raconté qu'un ecclésiastique... » Mais cette flatterie fut sans effet sur M.

Lettre de Montherlant du 26 juillet 1943 : M. avait apparemment fait le tour de tous les organes qui étaient le plus susceptibles d'accueillir la prose de P. : Lucien Combelle, qui écrivait dans *La Gerbe*, avait lancé *Révolution nationale* ; Alphonse de Chateaubriant avait fondé *La Gerbe* ; *Panorama* était dirigé par Pietro Solari et Georges Reyher, qui était un ancien du *Quotidien*, avait, comme tant d'autres, viré de bord. Quant à *Comœdia*, il avait en effet publié le 24 juillet un essai intitulé « Demain il fera jour », qui connaîtra un curieux avatar. D'abord repris tel quel, en 1944, dans *Croire aux âmes*, il fournira, avec une fin refaite et un titre revu : « Sur *Port-Royal* », la première des quatre « Notes » datées de 1946 qu'on lit en complément de la Postface du *Maître de Santiago* (T, p. 525 à 530). Inutile d'ajouter que cet essai de 1943 est à distinguer clairement de la pièce *Demain il fera jour* qui sera créée en 1949.

1^{er} août 1943 : « Pierre de Massot (l'auriez-vous cru ?) est jusqu'à présent le plus frénétique dans l'emballement... » – Pour comprendre l'étonnement de P., il faut relire ses lettres des 6 et 22 novembre 1936 et pour le triste « coefficient de sexualité », il faut relire celle du 7 novembre 1936. // « Un autre admirateur, c'est Jean de Beer. Qui est ce Monsieur et où écrit-il ? » – Outre les données générales que

donne de lui la BnF : « Jean de Beer (1911-1995). Pseudonyme d'Ernest Debeer. Historien, essayiste, auteur de théâtre et de radio. Administrateur général adjoint de la Comédie-Française (1945-1947). Conseiller d'arrondissement de Paris », on retient que Jean de Beer publiera en 1963 *Montherlant ou l'homme encombré de Dieu* dans la collection Portrait-dialogue de Flammarion.

Lettre de Montherlant du 3 août 1943 : La réponse de *Panorama* n'étonne guère, dont le directeur, M. l'avait rappelé à P. dans sa lettre du 26 juillet, était italien. Quant à Jean-Pierre Maxence (1906-1956), il tenait avec Robert Desnos la rubrique littéraire du quotidien *Aujourd'hui*, lancé en septembre 1940 et dirigé un très court temps par Henri Jeanson, journaliste de gauche et futur résistant, puis par Georges Suarez, qui sera fusillé à la Libération. Desnos mourut du typhus le 8 juin 1945 dans le camp de concentration de Theresienstadt ; Maxence, qui appartenait à l'autre bord, gagna la Suisse et y resta.

5 août 1943 : « Il [*Comœdia*] passe pour anti-allemand, ce qui est bien vu, et beaucoup qui ne toucheraient pas à *la Gerbe* lisent *Comœdia*. » – Évoquant *Comœdia* dans *Une histoire de La NRF*, Alban Cerisier dira, p. 414, qu'il « est autorisé avec bienveillance par les Allemands » et, p. 448, qu'il est « discrètement progermaniste ».

28 août 1943 : « Demogeot m'envoie un léger éreintement qui a paru sur mon livre dans *Notre Combat* du 14 août. Signé Gaston Denizot. » – Charles Demogeot dirigeait *Le Courrier de la Presse* « *Lit tout* », un bureau de coupures de journaux qui avait son siège au boulevard Montmartre (P. en reparlera dans sa lettre du 15 mars 1946.) Quant à Denizot, il avait été rédacteur à *La Gerbe* en 1942 avant d'être directeur littéraire de *Notre Combat*. Il ne s'agissait plus, évidemment, de la revue qu'avait dirigée Robert Denoël et dont 38 fascicules avaient paru entre le 21 septembre 1939 et le 31 mai 1940 avant qu'elle ne fût interdite par l'occupant, mais bien de celle que les Allemands avaient chargé André Chaumet de recréer sur le modèle de la précédente. Financée par l'ambassade d'Allemagne à Paris et distribuée par les Éditions Le Pont, cette espèce de contrefaçon comptera 88 numéros entre août 1941 et avril 1944 et s'appellera officiellement *Notre Combat pour la Nouvelle France socialiste*, mais c'est le plus souvent *Notre Combat* qui figure sur les couvertures. // Reçu un mot de Michel Felder. Il me dit qu'il va proposer un article aux *Cahiers Français*. Qu'est-ce que c'est que ça, les *Cahiers Français* ? – Depuis l'automne 1941, le Service d'information de Londres publiait en français une revue bimensuelle intitulée *Documents d'information* qui était distribuée aux délégations à l'étranger, une forme d'ambassades, pour les seconder dans leur propagande en faveur de la « France libre ». À partir du n° 20, en juin 1942, la revue était devenue *Les Documents* avec le sous-titre « recueillis par le Service des publications de la France Combattante », et à partir du n° 43, le 1^{er} juin 1943, elle était devenue *Les Cahiers Français*, le sous-titre étant désormais « Revue d'information éditée par la Société des Éditions de la France Libre », à son tour transformé après décembre 1943 en « Revue d'information éditée par le Comité Français de Libération Nationale, Commissariat à l'Information ». Reste à savoir qui était Michel Felder et pourquoi il avait pensé à P. pour cette revue de la « France libre ». Il est vrai que P., la guerre terminée, sera gaulliste. À preuve sa lettre, qu'on lira plus loin, du 16 novembre 1945.

6 octobre 1943 : « Avez-vous lu l'article de Fernandez dans *Panorama* ? » – Il s'agit évidemment de Ramon Fernandez, à qui son fils Dominique a consacré un livre, sorti chez Grasset en 2009, qu'il a tout simplement intitulé *Ramon*.

9 octobre 1943 : « J'ai vu vos *Olympiques* illustrées par Despiau... » – Cette édition de luxe avait paru à la NRF avec un achevé d'imprimer du 24 mai.

5 décembre 194[3] : « Mon livre sur vous est fini. [...] J'y cite vos ouvrages inédits que j'ai utilisés : *La Rose de sable* et *Port-Royal* » – Touchant *La Rose de sable*, la lettre de P. du 21 février 1942 nous a prouvé qu'elle ne connaissait pas *Mission providentielle*. Est-ce à dire que M. lui en avait fait entre-temps cadeau ? On croirait plus volontiers qu'elle avait utilisé les fragments de *La Rose de sable* qui avaient paru dans la presse entre 1933 et 1938. Touchant *Port-Royal*, il ne peut s'agir que du

premier *Port-Royal*, celui de 40-42, dont M. a toujours dit qu'il l'avait détruit mais qui lui avait inspiré l'article « Demain il fera jour » paru le 24 juillet dans *Comœdia*, et dans ce cas-ci encore une alternative s'offre à nous : ou P. avait lu ce premier *Port-Royal* (mais sa lettre du 12 avril 1945, où elle dira : « Je voudrais lire le manuscrit de votre pièce sur le Jansénisme. Me le permettez-vous ? », prouvera que non) ou elle fait simplement référence à « Demain il fera jour ».

1944

Carte de Montherlant du 19 janvier 1944 : « Je vous ai écrit un mot [...] aussitôt reçue votre lettre sur *Fils de personne*. » – Dans sa lettre du 28 novembre 1943, P. écrivait à M. : « Vous ne me parlez pas de votre prochaine pièce *Fils de personne*. Quand est-ce qu'elle sera représentée ? » M. avait annoncé la pièce dans *Panorama* dès le 13 mai 1943, mais il fallut attendre le 16 décembre pour y lire ses « Notes sur *Fils de personne* » (qu'on trouve aujourd'hui sous la forme de *marginalia* aux p. 265-266 du vol. *Théâtre* de la Bibl. de la Pléiade) et le 18 décembre, le jour même de la première représentation, pour en découvrir la préface dans *Comoedia*. Le texte proprement dit avait paru à Marseille chez Laffont, dans une édition illustrée par Jacques Grange, avec un achevé d'imprimer de septembre 1943, l'édition courante ne devant paraître chez Gallimard qu'en avril 1944. Ce qu'écrivit ici M. donne à penser qu'il avait gratifié P. d'une édition de luxe.

29 février 1944 : « Des 3.000 francs que m'avait donnés Jamet l'année dernière, il m'en reste 800. » – Cf. ce qu'on a lu dans la lettre du 26 mai 1943 : « Jamet m'a donné un chèque de 3000 francs comme avance sur mes droits d'auteur. »

22 mars 1944 : « Des trois livres que vous m'avez prêtés, j'ai déjà lu *Les Notes de la guerre sèche* » – La phrase que cite P. est à la p. 1388 des *Essais*.

31 mars 1944 : « *Quousque ascendam ?* » – Un souvenir pour le fond du *Quo non ascendet ?* de Fouquet mâtiné, dirait-on, du *Quousque tandem abutere patientia nostra ?* de Cicéron.

8 mai 1944 : « Je viens d'apprendre (en lisant *La Chronique de Paris*) que vous veniez de publier un ouvrage : *D'aujourd'hui et de toujours*. » – Le compte rendu avait paru à la p. 86 de la livraison d'avril et il était signé de Georges Blond, celui-là même que P. pouvait encore citer dans sa lettre du 23 mai 1943 comme un collaborateur de *Je suis partout*. *D'aujourd'hui et de toujours* reprenait notamment les « Observations » dont il fut question à propos de la lettre de P. du 10 juillet 1943.

1945

12 avril 1945 : « Je voudrais lire le manuscrit de votre pièce sur le Jansénisme. » – Voir la lettre datée du 5 décembre 194[3].

1^{er} juin 1945 : « Paulhan m'a dit que vous auriez quelques embêtements avec Jouhandeau » – Quand P. écrit « avec Jouhandeau », il faut sans doute comprendre « en même temps que Jouhandeau ». On relira à ce sujet l'article 87 du site : « Marcel Jouhandeau raconte sa rencontre avec Henry de Montherlant un jour de mai 1945 au Quai des Orfèvres où ils sont convoqués pour un interrogatoire au sujet de leur attitude durant la guerre », et les pages 204 et 205 du *Montherlant critique* de J.-F. Domenget.

15 septembre 1945 : « Je pense que ce brave Platon avait raison avec son allégorie de la caverne. Nous gardons la mémoire dans la mort, mais non une mémoire qui serait liée aux cellules grises du cerveau, une mémoire qui serait "réminiscence" » – On rappelle que c'est dans le livre VII de la *République* que Platon a développé cette allégorie.

